

des enquêtes complémentaires effectuées en école primaire, avec la collaboration de J. Treignier, elle constate que cette pratique est reliée soit à un rapport privilégié avec le texte copié, soit à l'activité de copie en elle-même, le texte n'étant qu'un prétexte. Dans les deux cas, cette activité peut être considérée comme une contribution à un mode d'entrée dans la culture de l'écrit.

Dans cette perspective, elle suggère de travailler avec les élèves le geste d'écriture, la variation des supports et des outils et d'établir des liens avec les arts plastiques et le dessin.

Toute cette deuxième partie fourmille d'exemples d'articulations avec le domaine littéraire, inspirés par une riche expérience de l'enseignement en collège. Les analyses sont entrecoupées de « portraits » d'élèves qui redonnent vie à quelques-uns des témoins interrogés et qui montrent que l'abondance et la variété des pratiques extrascolaires d'écriture ne sont pas forcément corrélées aux résultats en classe de français.

Les pistes suggérées laissent néanmoins quelques zones d'ombre : si la prise en compte des pratiques et des représentations de l'élève constitue une hypothèse forte pour fonder une didactique centrée sur l'aide à l'apprentissage, il reste à démontrer qu'elle n'aboutit pas, en définitive, à favoriser ceux qui n'ont pas besoin de l'être, sauf à considérer que, dans tous les cas, mieux vaut savoir sur quel terreau on doit semer. Mais la question reste entière de savoir comment l'enseignant doit semer et jusqu'à quel point il doit individualiser les parcours et s'immiscer dans l'extrascolaire pour encourager des pratiques, lorsqu'elles n'existent pas spontanément.

Ceci dit, la théorisation de l'articulation entre le scolaire et l'extrascolaire ne va pas de soi et on ne peut reprocher à M.-C. Penloup de ne pas l'avoir poussée plus avant. Il reste que cet ouvrage apporte des informations capitales sur un domaine d'activités que l'approche de type ethnographique, trop peu développé en didactique de la langue, permet d'éclairer. De nombreux indices laissent penser que la tranche d'âge qui précède immédiatement celle du collège est tout aussi concernée par ces activités d'écriture extrascolaire, au sens large.

En définitive, ce qui est en jeu à ces différents stades, et ce à quoi la didactique de l'écriture ainsi conçue peut contribuer, c'est bien la réunification du domaine de l'écriture et de ses usagers, les écrivains et les autres qu'aucun fossé infranchissable ne devrait séparer. Les travaux de M.-C. Penloup apportent une contribution décisive à cette entreprise.

Michel Dabène

- SALAZAR ORVIG Anne (1999) : *Les mouvements du discours. Style, référence et dialogue dans des entretiens cliniques*, Paris, L'Harmattan, coll. Sémantiques, 294 p.

Les corpus sont constitués d'entretiens cliniques psychiatriques ou de rééducation d'accidents cérébraux entre un patient et un thérapeute, dans le cadre de recherches pluridisciplinaires. L'auteur souligne d'entrée de jeu la spécificité de sa contribution à l'approche pluridisciplinaire et celle de ses choix méthodologiques. Les entretiens seront exclusivement abordés d'un point de

vue linguistique ; c'est à ce prix que l'analyse pourra être soumise à la confrontation avec les psychologues, les psychiatres, les rééducateurs et autres soignants. L'analyse ne vise ni une description d'ensemble des entretiens faisant ressortir points communs et différences entre eux, ni, pour chacun, une description exhaustive. Il s'agit de privilégier « l'appréhension du fonctionnement de discours particuliers » qui sont autant d'évènements uniques, non le repérage de types, de « structures abstraites ».

L'objet est donc les mouvements du discours, le discours comme évènement dans un espace qu'il construit et modifie, sous tendu par le travail langagier du sujet avec, à chaque fois, son style qui véhicule la signification tout comme ce qui est dit. Le choix d'entretiens avec des patients qui souffrent de pathologies massives présente dès lors un double intérêt : il permet de montrer qu'entre « normalité » et pathologie, « il y a en fait une relation de continuité » ; « les faits relevés décomposent, littéralement, sous notre regard des dimensions souvent amalgamées dans le fonctionnement normal. »

L'ouvrage est composé de deux parties. La première parcourt d'abord les notions de sujet et de style avant d'aborder la construction de la référence, le rapport du sujet à l'objet de son discours, les différentes modalités du dialogisme et, enfin, l'appropriation des unités linguistiques. La seconde, quant à elle, débute par une réflexion sur l'espace discursif qui se construit dans le dialogue, avant de se centrer sur les continuités et les divergences dans cet espace.

Il ne saurait être question ici de rendre un compte exhaustif du contenu extrêmement riche des 300 pages que nous offre l'auteur. Nous en choisirons quelques aspects, de ceux qui semblent devoir particulièrement intéresser les lecteurs d'une revue de didactique du français, sans aucune visée applicationniste, visée à laquelle, d'ailleurs, l'ouvrage résisterait.

Le concept de sujet. On le sait, le terme de « sujet » est fréquemment employé comme synonyme de « personne », d'« émetteur », de « locuteur », d'« énonciateur »... Le concept de sujet doit donc se spécifier par rapport à ces autres concepts. « Le sujet se dessine dans les mouvements du discours, comme figure qui se donne à voir à travers sa mise en mots et qui transparait dans les différentes formes, à la fois génériques et particulières, d'un certain investissement du langage et de ses potentialités. Ce qui nous conduit à nous saisir de la notion de style pour l'appliquer au discours ordinaire. »

A partir de cette définition, l'auteur aborde de manière critique différentes problématiques du sujet et du style. Elle rappelle ainsi comment Benvéniste définit l'ego « dans son rôle interlocutif et dans son inscription comme origine de l'énonciation, et non pas en fonction d'un sujet concret. » Mais ce sujet est « hors histoire, aux prises uniquement avec le système linguistique » et Anne Salazar Orvig lui oppose Bakhtine et le déjà là des autres discours. Elle souligne ensuite le caractère précurseur de Bally, pour qui c'est « la modalité, expression du jugement, de l'appréciation, du sentiment, de la volonté (qui est) la pièce maîtresse de la phrase, celle sans laquelle il n'y a pas de phrase. » Elle complète ce point de vue en recourant une nouvelle fois à Bakhtine pour qui les moyens de l'expressivité sont neutres en langue, ne se manifestent et ne manifestent le sujet qu'en discours.

L'hétérogénéité du sujet. Dans la mesure où le sujet est une figure qui se donne à voir dans le discours, « un effet de sens », il est nécessaire d'affirmer

son hétérogénéité. Opposition entre instance physique (émetteur) et instance langagière ; opposition aussi dans celle-ci entre locuteur et énonciateur comme dans le cas du discours rapporté. Autre source d'hétérogénéité, « dans tout discours, le sujet parle de quelque chose et, en même temps, il se dit disant », objet du discours. Autre encore, « les rapports différents que le sujet entretient avec les différentes expériences qu'il met en mots et les différentes figures de soi qu'il dessine dans le mouvement du discours. »

« Le sujet est centre de son discours sans en être totalement maître. Il est pris entre des instances aussi différentes que la langue (qui n'est pas non plus homogène), l'expérience (avec toute sa multiplicité), les autres discours, les autres... En fait, les discours nous donnent à voir une pluralité de figures qui composent ce sujet. »

Style et mise en mots. S'agissant de la figure du sujet que dessine la mise en mots, l'auteur préfère aujourd'hui éviter de parler de « stratégies discursives ou langagières », termes qui sous entendent « l'intentionnalité du sujet ». Elle préfère le terme de « style ».

La notion de style oscille entre la référence à une communauté linguistique ou à un type de situation et ce qui distingue les usages particuliers d'un locuteur, et ceci aussi bien dans le discours ordinaire que dans le discours littéraire. Cela se pose en termes de langue et en termes de genres. Plus exactement, la façon dont un locuteur utilise les outils communs qu'offre la langue ne peut être saisie sans le recours à la notion de genres de discours proposée par Bakhtine. Le locuteur investit un genre en le modifiant : écart, trait excentrique, éclatement,... Dans tous les cas, la notion de style « renvoie non pas à l'identification de tel ou tel trait mais à l'existence d'une configuration spécifique, à la façon dont un discours, dans son ensemble, signifie. » Il n'y a donc pas d'unités, de catégories stylistiques spécifiques. Les unités qui codent les objets du discours comme celles qui codent le sujet, les hésitations et les « ratures » comme ce qui se dit sans heurt, les incohérences comme les cohérences dessinent le style d'un discours. « C'est toute l'activité discursive qui est ainsi concernée. »

Dialogisme, dialogue et espace discursif. « On ne saurait concevoir autre chose qu'une continuité entre le dialogisme comme modalité constitutive de toute parole et le dialogue comme échange effectif. » Il s'ensuit que l'on ne peut considérer le dialogue à partir de la seule dimension interactive, tout au moins dans son acception étroite de « pures actions et de mouvements de positionnement respectifs ». S'appuyant sur Frédéric François, l'auteur souligne que la parole permet aux interlocuteurs « de participer à la fois au jeu de l'autre et d'être différent, d'accepter son point de vue, son thème et de l'infléchir à sa manière. (...) Il s'agit donc bien de *logos* qui circule d'un sujet à l'autre et qui constitue ainsi un espace propre de significations. »

Dès lors, le sens ne se construit ni chez le sujet comme individu ni dans la matérialité des mots, « mais dans une dimension intermédiaire à la fois fictive et réelle au sein de laquelle s'actualisent les significations », un espace discursif « qui se tisse au cours de l'échange et par rapport auquel tout énoncé prend sens. » Les relations qui s'établissent ainsi ne sont pas seulement linéaires. Toute parole prononcée « vient alimenter l'ensemble de ce qui a été dit » et en reconfigure le sens.

Les différents aspects de la signification. Anne Salazar Orvig propose de considérer quatre grands ensembles. Le premier relève de la représentation des

expériences, du monde et inclut la position que prend le sujet par rapport aux propositions. Le second relève de la relation, de l'agir, sur l'autre et sur le monde. Le troisième « correspond aux significations de type expressif et émotif ». Le dernier concerne « les manifestations des rapports à la langue, à la façon de communiquer, à la façon de signifier ». Il inclut les « jeux » ayant comme objet la langue et le langage mais aussi les manifestations d'interprétation et d'évaluation des énoncés et des échanges.

Non seulement ces aspects sont le plus souvent liés et imbriqués mais encore ils peuvent être explicitement posés, indirectement indiqués ou transmis « malgré l'énonciateur ».

Discontinuités et divergences. Le déroulement d'un dialogue n'est quasiment jamais prédictible. Un nouvel énoncé introduit un déplacement qui entretient des rapports de continuité avec le déjà-dit et ouvre des pistes pour le développement en cours. L'auteur se centre sur les irrptions inattendues. Des significations préexistent à l'échange ; d'autres se créent dans celui-ci. L'ensemble constitue « une source d'attente ». « On peut postuler un ensemble hétérogène d'attentes qui dépendent des interprétations auxquelles a donné lieu l'espace discursif et de la façon dont celui-ci projette son avenir. » L'inattendu indique de nouvelles interprétations. Il est, le plus souvent, acceptable parce qu'il manifeste une certaine continuité formelle avec l'aboutissement et parce qu'il existe une connivence des interlocuteurs dans l'acceptation de ce qui est nouveau dans le discours de l'autre.

Pour résoudre la contradiction entre les différences des interlocuteurs et le postulat de fonctionnements communs nécessaires à l'intercompréhension, Anne Salazar Orvig propose de distinguer communauté et convergence. Les sujets participent non pas à une mais à des communautés. Pour l'essentiel, ils partagent « moyens sémiotiques, langagiers, expériences, savoirs » ou, plutôt, présupposent un partage. Mais l'appartenance à une pluralité de communautés fait que le « fonds commun » est essentiellement hétérogène. « Le dialogue est en permanence soumis à une tension entre une communauté fondamentale et une différence irréductible. »

Par ailleurs, « à chaque dialogue se constitue une nouvelle communauté, certes précaire ou éphémère, liée à la rencontre même. » Cependant, cela ne dit rien quant à « l'implication des interlocuteurs dans la construction d'un espace discursif. C'est à ce niveau-là que se situe la convergence. (...) L'ajustement des perspectives, la construction conjuguée d'un objet de discours, l'accord quant aux thèmes, la coïncidence sur les objectifs ou les enjeux de l'activité en cours relèvent de la convergence des interlocuteurs. Elle se construit au cours de l'échange verbal. (...) C'est un accomplissement du dialogue. » La convergence ne relève pas d'un principe rationnel et universel comme le principe de coopération, mais elle dépend de l'engagement, de l'intérêt, de la volonté, de la capacité des interlocuteurs. La divergence est donc, elle aussi, « un produit du dialogue. (Elle) est inhérente à la dynamique même de l'échange. (Cette) dynamique se bâtit à partir de la double tension entre communauté et différence des interlocuteurs, d'une part, et leurs mouvements de convergence et de divergence, d'autre part. ».

Pour finir, **réussites, compétences ?** « Nous n'avons pas à nous enfermer dans le mythe de ce qui serait une communication réussie. » Les divergences, les mésententes, les malentendus sont au cœur même de la dynamique des

échanges. Ils ne signifient en rien que les interlocuteurs « communiquent mal », encore moins qu'ils ne s'impliquent pas ou sont de mauvaise foi. Ils nourrissent l'intercompréhension tout autant que les autres événements du dialogue. « Enfin, si on pose la question en termes de compétences, on retrouve la question de la relation entre un type idéal et des occurrences « imparfaites ». (...) Il n'y a pas de modèle *a priori*. (...) La variabilité est inhérente au fait même du dialogue. (...) Les sujets ne peuvent qu'être soumis aux irrégularités et aux imperfections, d'une part, à leur irréductible différence, d'autre part. Ce qui rend caduque l'idée d'un principe unique, univoque de fonctionnement. »

Gilbert Ducancel